

Où en est le français des deux rives ?

Paul Rivenc

**Professeur honoraire
à l'Université de Toulouse-Le Mirail**

Si le français, et la culture qu'il incarne et qu'il véhicule, sont pour nous, Français d'aujourd'hui, profondément enracinés sur les bords paisibles de la Méditerranée occidentale, il ne faut pas oublier qu'aux yeux de l'Histoire cette implantation reste relativement récente, et ne s'est imposée - après le violent épisode de la Croisade des Chevaliers venus du Nord - que très progressivement, jusqu'à la victoire jacobine de la IIIème République de Jules Ferry et de ses « hussards noirs ». Je ne suis pas antédiluvien, et j'aime rappeler que ma langue maternelle n'est pas le français mais l'occitan, resté plus proche (par sa branche provençale) de la langue et des paysages romains que ne l'est le français.

Et nous voici déjà au cœur des complicités et des conflits qui unissent et opposent le français – langue et culture « latines » mais de plus en plus tournées vers le nord – à ses voisins du sud, riverains de la Méditerranée. Les représentations et les images traditionnelles, dessinées tout au long de nos histoires communes, se nuancent sans s'effacer : l'Italie « **sœur latine** » toujours proche et aimée, l'Espagne à qui nous lie une relation passionnelle et souvent violente, presque autant qu'avec le Maghreb, même si les « raisons » invoquées sont ici très différentes. Bien plus loin, la Grèce effigie fondatrice et rêve d'évasion solaire, et l'Égypte mythique d'une commune aventure archéologique sans précédent, dont la magie ne se dément pas.

Tout à côté, la silencieuse Lybie des sables. Un peu à l'écart au bord de la lointaine Adriatique, la Croatie (et sa Dalmatie latine), l'Albanie, et le mystérieux Montenegro. Plus loin encore, au-delà de l'Istanbul ottomane, près de la Syrie un peu oubliée, voici le Liban si fraternel et toujours si tendrement aimé ; et enfin les deux nations fières et maudites, la Palestine et Israël que tout pourrait rapprocher, et que tout oppose. Dans tous ces pays, par-delà les rudes conflits de nos histoires politiques, économiques et religieuses, la langue et la culture françaises restent très présentes, et intensément vécues et partagées par beaucoup d'entre nous.

L'exploration lucide et sans complaisance de quelques situations actuelles s'imposait à notre revue : de là ce premier numéro consacré à diverses approches récentes de la place et du rôle du français dans quelques pays méditerranéens, tantôt esquissées à partir des dernières dispositions officielles de leurs gouvernants, tantôt saisies à travers les événements marquants de ces dernières années, ou encore évoquées dans des expériences didactiques révélatrices de certaines orientations nouvelles dans l'actuel enseignement du français langue étrangère ou seconde. Cela nous donne un numéro foisonnant, d'une grande richesse et d'une extrême diversité, aussi bien par le nombre et la variété de ses auteurs que par les sujets proposés à notre réflexion.

Ce qui me frappe d'abord en tant que lecteur, c'est que dans presque toutes les situations évoquées le français se trouve placé au cœur de paradoxes et de contradictions : langue et culture du colonisateur dans les pays du Maghreb, les voici redevenus

ce dont rêvaient les idéalistes : une langue et une culture symboles de la liberté, de l'indépendance, de l'accès à la modernité et au progrès face aux dictatures locales (Tunisie de Ben Ali, Maroc de Hassan II, Kabylie algérienne) ou aux violences destructrices (Algérie, Palestine, Liban). De même, dans les trois pays du Maghreb, les programmes successifs d'« arabisation » intensive, légitimés par l'accès à l'Indépendance, semblent avoir en partie échoué : la majorité des élèves ne parviennent que très imparfaitement à maîtriser *l'arabe standard* moderne qu'on leur impose et le français *langue étrangère privilégiée*.

Les classes sociales les plus favorisées ont conservé l'usage du français, et le transmettent à leurs jeunes générations. Dans les classes populaires, l'influence des émigrés en France et en Belgique est loin d'être négligeable, en dépit des drames et des conflits générés par une immigration qui, autre paradoxe, rejette souvent, en Europe, le français et bien des aspects de sa culture. Dans le sommaire de cette revue, il faut relever le témoignage sobre et poignant de Ziad Medoukh, professeur de français à Gaza. Il décrit le programme de coopération confiante et réaliste qui avait été mis en place par les autorités palestiniennes et françaises, avec la participation d'enseignants des deux pays. Que va devenir ce bel exemple d'efforts et d'espairs communs, ruinés par cette atroce guerre sans nom qui semble ne jamais devoir finir ?

D'autres articles s'attachent à montrer que désormais les objectifs de l'enseignement/apprentissage des langues et tout spécialement du français devront changer en profondeur pour s'adapter aux exigences nouvelles de la mondialisation des échanges. Il n'est plus question de faire croire qu'on s'intéressera d'abord au français parce que « *c'est une langue qu'on aime* » pour sa littérature, ses arts, son cinéma et sa gastronomie. Dans le domaine des langues comme dans tous les autres, la force de conviction est celle de la place que celles-ci permettront à tout un chacun de se faire dans ce monde nouveau implacable où le virtuel doit se faire réalité, et où le rêve est avant tout au service de la réussite, aussi bien pour les individus que pour les peuples, même s'il reste un peu de place pour les idéalistes épris de culture.

Il serait vain de déplorer « *le triomphe de l'anglais* », qui paraît « *supplanter* » insidieusement le français dans la plupart des pays de la Méditerranée, et s'imposer aussi comme langue étrangère quasi exclusive dans les pays francophones, au détriment des « *langues du sud* ». Il est plus judicieux, et plus tonique, de chercher à redéfinir les nouveaux rôles et la place que nos langues doivent désormais assumer dans ce monde qui se cherche. Plusieurs articles s'attaquent à cette question, tant dans les pays européens (Michela MENGOLI, Nadia Minerva et Carla Pellandra pour l'Italie, Julia et Manuel Sevilla Munoz pour l'Espagne) que dans les pays arabophones. Ici il faut bien sûr distinguer entre les pays anciennement colonisés et les autres. Dans les trois pays du Maghreb, face aux soubresauts et aux contradictions d'une *arabisation* liée à la conjoncture politique et sociale, le français a beaucoup de mal à redéfinir son statut, comme le montrent les trois contributions de Nicole Koulayan (à partir d'un nécessaire survol historique et sociologique), de Mansour Sayah pour la Tunisie (*Comment le nommer ?*) et de Dawn Marley pour le Maroc (*Que deviendra-t-il ?*).

Dans les autres pays, un puissant effort de renouveau est engagé, comparable à ce qui a été dit pour l'Europe : voyez Hana Farid pour l'Égypte, Wafa Berry Ajj pour le Liban, et Ziad Medoukh pour la Palestine. Partout, en Europe comme dans tous les pays arabes, on cherche à mettre en place un enseignement du français « *sur objectifs spécifiques* » correspondant aux besoins et aux intérêts de chaque situation, et dans le cadre soit d'un plurilinguisme de fait enfin reconnu et accepté, soit d'un plurilinguisme fonctionnel construit et orienté vers les échanges internationaux, donc ouvert sur le monde extérieur.

Dans l'Europe du Sud il faut exploiter à fond les facilités qu'offrent les transparences entre langues romanes (voir l'article de Chantal Charnet) qui facilitent l'intercompréhension

et permettent aux autres communautés méditerranéennes d'avoir accès plus facilement à l'ensemble des langues de cette même famille.

Sur les deux rives de la Méditerranée comme partout ailleurs dans le monde, le français doit se faire une place originale dans ces *formations multilingues* qui vont progressivement s'imposer. Ceci suppose d'importants changements dans les attitudes et les comportements individuels et collectifs, et de toutes nouvelles orientations et pratiques pédagogiques, tant auprès des apprenants de tous âges que des enseignants en formation initiale ou continuée. Ce numéro propose quelques compte-rendus d'expériences particulièrement prometteuses, même si ces travaux demanderaient à être sérieusement évalués, ce qui n'entre pas dans les objectifs poursuivis par notre revue : Chantal Charnet à Montpellier, Julia et Manuel Sevilla Muñoz à Madrid, Ziad Medoukh en Palestine, Wafa Berry Ajj à Beyrouth, Hana Farid au Caire, Michela Mengoli pour l'Italie. Ce qui est frappant et encourageant, c'est que la plupart de ces programmes sont menés grâce à une coopération internationale, soit entre le pays ou l'université concernés et la France, soit avec la participation d'instances européennes. Loin de s'enfermer dans le cercle clos des *Deux Rives* méditerranéennes, et tout en s'appuyant sur une riche et solide participation d'auteurs venus de huit pays ;différents, ce numéro s'ouvre donc largement sur le monde actuel, et sur le futur. Souhaitons à notre revue de poursuivre cette exploration, délicate mais lucide et nécessaire, en sollicitant des contributions venues d'Algérie, de Syrie, de Lybie, de Croatie, de Grèce, et aussi d'Israël.